la Soirée

462

LA SOIRÉE DES CHAMPS-ELYSÉES,

COMÉDIE ÉPISODIQUE.

LA SOIRÉE



DES CHAMPS-ÉLYSÉES,

COMÉDIE EPISODIQUE

EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Par R. C. GUILBERT PIXÉRÉCOURT.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Montansier-Variétés, le 24 germinal an VII.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, No. 477.

AN HUITIÈME.

PERSONNAGES.

SIMON LE FRANC, *négociant de province, homme sage et refléchi.*	*Amiel.*
JUSTINE *sa fille.*	*Mlle. Dumas.*
LARMOYANT, *poëte comique.*	*Bonioli.*
CARILLON, *musicien.*	*Dubois.*
TOUPET, *perruquier gascon.*	*Corse.*
SAUTRIQUET, *savoyard.*	*Mlle. Dancourt.*
JEANNETTE *sa sœur.*	*Mlle. Caroline.*
La mère CAQUET, *poissarde, mère de Fanchon.*	*Mad. Caumont.*
FANCHON, *maîtresse de Toupet.*	*Mad. Rebory.*
Une petite clincaillère.	*Mlle. Crétu.*
Le garçon du café.	*Alexandre.*
Deux spectateurs parlans.	{ *Vaudoré.* *Bisson.*
Spectateurs.	

La scène est aux Champs-Elysées, à Paris.

LA SOIRÉE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

COMÉDIE.

Le théâtre représente une promenade publique remplie d'arbres. Au fond un café très-éclairé; à droite et à gauche des tables, autour desquelles sont assises différentes personnes.

SCENE PREMIERE.

LARMOYANT, *assis à gauche*, SIMON LEFRANC, JUSTINE, *arrivant.*

SIMON.

ARRÊTONS-NOUS ici, Justine, tu dois être fatiguée des courses que nous avons faites ce matin; cela te reposera.

JUSTINE.

Je ne suis pas lasse, mon père.

SIMON.

Ne crains rien, va; nous ne perdrons point, pour cela, notre tems : cette promenade, étant l'une des plus fréquentées, ne tardera point à offrir à nos regards quelques-uns des originaux, dont cette vaste cité fourmille. Asseyons-nous là.

JUSTINE.

Comme vous voudrez. (*Ils s'asseoient*).

SIMON.

Eh bien, mon enfant, te voilà à Paris! Tu m'as témoigné si souvent le desir de le voir avant de te marier, que j'ai cru ne pouvoir te refuser cette satisfaction; et je t'avouerai franchement que, malgré que j'y aie passé la plus grande partie de ma jeunesse, et que mes affaires m'y appellent encore fréquemment, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je le revois : ce n'est pas que j'y trouve du changement, il me paroît toujours le même, du moins, à certains égards.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

On y voit le riche insolent,
Oubliant d'autrui la misère,
Narguer l'honnête homme indigent;
Qu'il servit peut-être naguère;
On prend l'orgueil pour du talent,
Pour la vérité, l'imposture;
Enfin, j'y vois le vice en grand,
Et les vertus en miniature.

JUSTINE.

Ce tableau est bien sombre, mon père; pardon, si je ne suis pas tout-à-fait de votre avis; mais j'ai cru le voir sous un aspect plus riant.

Même Air.

Comme vous, j'ai vu beaucoup d'art
Chez les belles, dans leur parure;
J'ai souvent remarqué du fard
Sur plus d'une vieille figure.

Voilà à peu-près ce qui m'a choquée; mais du reste, j'y ai vu

Encenser le plaisir partout,
Et la beauté suivre ses traces.

En un mot :

Paris est le temple du goût,
Temple desservi par les Grâces.

SIMON.

A ton âge on voit tout en beau ; mais ce n'est pas ainsi que l'observateur froid peut juger.

JUSTINE.

Vous avez raison, mon père ; mais vous savez bien que vous m'avez amenée à Paris, pour m'amuser, et non pour y faire de tristes réflexions.

SIMON.

Soit. Laissons cette matière. Garçon, deux limonades.

LE GARÇON, *en dehors.*

Dans l'instant.

LARMOYANT, *scandant un vers.*

Affronter les périls.... braver jusqu'à la mort...

Cela va bien jusque-là.... mais je ne peux pas trouver une rime qui convienne à la situation, et qui rende ma pensée d'une manière assez brillante. Attendons un moment, peut-être me viendra-t-elle... Garçon!

LE GARÇON, *en dehors.*

On y va.

LARMOYANT, *s'essuyant le front.*

D'honneur, j'en sue. Garçon!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS; LE GARÇON.

LE GARÇON, *apportant différentes choses qu'il distribue.*

Qu'est-ce qui a demandé des oranges?

UN SPECTATEUR.

C'est moi.

LE GARÇON.

Les voilà. A qui les bavaroises?

UN SPECTATEUR.

Par ici.

LE GARÇON.

Et les limonades ?

SIMON.

Apportez.

LARMOYANT, *occupé à chercher sa rime.*

Garçon !

LE GARÇON.

Ah ! c'est vous, monsieur Larmoyant ! Je suis à vous dans la minute.

JUSTINE.

Larmoyant ! Seroit-ce là, mon père, l'auteur de la comédie qui m'a tant fait pleurer hier au soir ?

SIMON.

C'est lui-même.

JUSTINE.

Il a bien du talent !

SIMON.

Parce qu'il t'a fait pleurer, n'est-ce pas ? Voilà précisément l'erreur où tu es comme tant d'autres.

AIR : *De la Soirée orageuse.*

Jadis, on alloit s'attendrir
Aux pièces du divin Racine ;
Molière savoit réjouir
Par sa gaîté mordante et fine.
Aujourd'hui, c'est tout le contraire.
Cherchant sans cesse à dénigrer,
Ce qu'à bon droit chacun admire :
L'auteur comique fait pleurer,
Et l'auteur tragique fait rire.

LARMOYANT.

Eh bien, garçon !

LE GARÇON.

Me voilà. Qu'avez-vous donc, monsieur Larmoyant ? vous êtes tout en nage ?

LARMOYANT.

C'est la chaleur....

LE GARÇON.

De la saison, n'est-ce pas ?

LARMOYANT.

Dites de la composition.

LE GARÇON.

Voulez-vous des biscuits, des oranges, de l'orgeat, de la limonade, des glaces ?

LARMOYANT.

Donne-moi un verre d'eau.

LE GARÇON, *à part.*

Bonne pratique, vraiment! (*Il sort*).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS; CARILLON, *un cahier de musique à la main.*

LARMOYANT, *se frottant le front.*

Je ne sortirai jamais de cette maudite tirade.

Affronter les périls.... braver jusqu'à la mort...:

C'est toujours la même chose. (*Il rêve*).

CARILLON *fredonne un moment.*

Pas mal, pas mal du tout !... Mettrai-je la cadence avant ou après la roulade?... Après... voilà qui est arrêté. Cette romance là ſera un bruit de diable. Garçon !

(*Il s'assied à la même table que Larmoyant.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS; LE GARÇON, *portant un verre d'eau à Larmoyant.*

LE GARÇON, *à Carillon.*

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

CARILLON, *sans le regarder, et fredonnant toujours.*
Oui.... oui.... c'est bien cela.

LE GARÇON.

Je vous demande....

CARILLON.

Ah ! c'est toi.... donne moi.... (*Il continue de fredonner*).

LE GARÇON.

Quoi ? du café, du chocolat, des macarons, des meringues, de l'eau de rose, de l'huile de Vénus, de la crême d'orange ?

CARILLON.

Une plume et de l'encre.

LE GARÇON, *à part.*

Au diable les chalands !... (*Il apporte la plume et l'encre, et sort*).

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS; *excepté* LE GARÇON.

(*Pendant cette scène, Simon fait une partie de domino avec Justine, ce qui ne l'empêche point cependant d'observer tout ce qui se passe*).

CARILLON, *écrivant.*

Les Adieux de Silvio à sa Bergère; Romance à grand orchestre, par Jean Nicolas Innocent Carillon; dédiée... à qui la dédierai-je ?... à qui ?.... Ma foi, je n'en sais rien : au reste, c'est à peu-près égal, pour ce que cela rapporte..... Commençons....

LARMOYANT.

Reprenons le commencement de ma tirade. (*il déclame langoureusement*).

Pour vous prouver enfin jusqu'où va ma tendresse...

CARILLON, *chante à pleine voix, sur un air à volonté.*

Tristes échos, portez à ma bergère,
De Silvio, les éternels adieux....

LARMOYANT, *se lève, ôte son chapeau, et dit à Carillon, avec un grand sang-froid.*

Ce que vous faites-là, sera-t-il long, monsieur ?

CARILLON, *sans le regarder.*

Je n'en sais rien : pourquoi cela ?

LARMOYANT.

C'est que cela me gêne.

CARILLON, *de même.*

J'en suis fâché ; mais mon graveur attend après cette feuille : il faut que je la lui donne aujourd'hui ; il y a plus de six mois que j'en ai mangé l'argent.

LARMOYANT.

Croyez-vous que je puisse composer, avec le tapage que vous faites ?

CARILLON.

Qu'appelez-vous, tapage ? De la musique excellente ! (*il chante*).

LARMOYANT.

Si vous chantez toujours, comment voulez-vous que je travaille ?

CARILLON, *poursuit, sans l'écouter.*

Je vais portant mon amour en tous lieux....

LARMOYANT.

Monsieur !

CARILLON, *frédonne et écrit.*

Paix donc !

LARMOYANT.

Vous verrez que c'est moi qui le gêne, à présent. Monsieur !

CARILLON, *de même.*

Un moment.

LARMOYANT.

Ce n'est pas là mon compte. Monsieur !

CARILLON, *de même.*

Que cet homme-là est ennuyeux ! A présent, revoyons le tout.

LARMOYANT.

Le tout! Je suis perdu. Pour cette fois, il n'y a plus moyen d'y tenir. Avant de vous mettre en train, composons, s'il vous plaît.

CARILLON.

Mais encore une fois, vous m'étourdissez.

LARMOYANT.

Vous m'étourdissez bien davantage! au fait; lequel de nous cédera la place à l'autre?

CARILLON.

Ce sera vous, si cela vous convient. Quant à moi je me trouve bien ici, et j'y reste.

LARMOYANT.

Croyez-vous avoir le droit de rompre impunément la tête à tous les assistans?

CARILLON.

Je resterai, vous dis-je.

LARMOYANT.

Soit. Mais vous ne ferez rien.

CARILLON.

Oh, nous verrons!

LARMOYANT.

Je saurai bien vous en empêcher.

CARILLON.

Pardi! voilà un être bien désagréable!

LARMOYANT.

Voilà un personnage bien ridicule!

CARILLON.

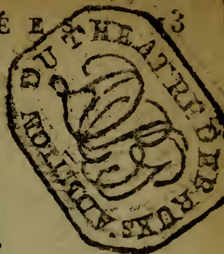
(*à part.*) Il faut céder. C'est un entêté, il me feroit perdre toutes mes idées. (*Haut.*) Je sortirai d'ici, mais vous n'y resterez pas.

LARMOYANT.

A la bonne heure.

CARILLON.

Sortez le premier.



LARMOYANT.

Partons. Je sifflerai ta musique.

CARILLON.

Cela m'est égal, je ferai tomber ta pièce.

LARMOYANT.

Cela ne m'effraye pas. J'y suis accoutumé.

(*Ils sortent chacun de leur côté en se menaçant.*)

SCENE VI.

SIMON LEFRANC, JUSTINE.

JUSTINE.

QUELS originaux!... Vraiment leur querelle m'a fort divertie!

SIMON.

Tu as bien entendu ce musicien avec sa romance à grand orchestre!... Eh bien, il réussira cet homme-là.

JUSTINE.

Oh! cela n'est pas possible.

SIMON.

Je t'en réponds.

JUSTINE.

Mais si je me rappelle ce que vous m'avez dit souvent, il me semble que la romance étant l'expression de la tristesse ou de la douleur, le compositeur doit s'attacher particulièrement à donner à son chant cette belle simplicité, cet abandon qui la caractérise.

SIMON.

La simplicité n'est plus de mode. On veut des effets à présent. Cependant parmi nos compositeurs, il en est encore quelques-uns qui ont mérité plus d'une fois qu'on leur décernât la palme du génie.

AIR: *Pourriez-vous bien douter encore.*

Amant aimé de Polymnie,
Et favori du Dieu des arts:
Dont l'inépuisable génie.
Chaque jour brille à nos regards;
Grétry, tu franchiras l'espace
Qui donne la célébrité;
Gluck près de lui garde ta place
Au temple d'immortalité.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, UNE PETITE MARCHANDE CLINCAILLERE *portant un inventaire.*

LA PETITE MARCHANDE.

AIR: *Des petits commissionnaires.* (De Gresnick.)

La v'là la p'tit' clincaillère!
Choisissez c'qui peut vous plaire.
Elle est là
La v'la
La petit' clincaillère!

JUSTINE.

Approche, ma petite amie. As-tu de bien belles choses là dedans?

LA PETITE MARCHANDE.

Oh dame! ma belle demoiselle, je fais comme je peux. Je vas mon chemin tout doucement sans faire de tort à personne; et vous savez bien qu'on ne s'enrichit pas vîte comme ça. Cependant ma petite boutique n'est pas mal assortie.

AIR: *Nous nous marierons dimanche.*

J'ai de p'tits couteaux,
J'ai d'jolis cizeaux,

Que je vends en conscience ;
J'ai de grands lacets
Très-beaux, très bien faits
Et le tout en abondance.
Etuis, compas,
Comm' n'y en a pas
En France :
Trompett', tambour,
Et joujoux pour
L'enfance ;
Ach'tez, n'craignez rien,
J'vous servirai bien,
Si vous m'donnez vot' confiance.

JUSTINE.

N'y a-t-il que cela dans ton assortiment ?

LA PETITE MARCHANDE.

Oh vraiment ! j'ai bien d'autres choses encore !

AIR : *Avec les jeux dans le village*

J'ai de la poudre sympathique,
Nécessaire à plus d'un acteur :
Pour les auteurs du sel attique,
Des lunettes pour maint censeur ;
Miroirs ponr l'homme à double face,
Esprit pour ceux qui n'en ont pas :
Balances pour les gens en place ;
Et souvenirs pour les ingrats.

SIMON.

Tu dois vendre beaucoup de tout cela.

LA PETITE MARCHANDE.

Au contraire. Personne ne croit en avoir besoin.

JUSTINE.

Voilà des ceintures élastiques. Sont-elles bien chères ?

LA PETITE MARCHANDÉ.

Elles ne sont pas neuves. Je les ai rachetées à quelques-unes de mes pratiques à qui elles alloient fort bien il y a un an; mais qui sont tellement engraissées qu'elles n'en peuvent plus trouver d'assez larges pour elles.

SIMON.

Cet embonpoint-là ne durera pas. Garde-les, va: tu pourras les leur revendre un jour.

JUSTINE.

As-tu encore quelque chose de nouveau à me faire voir?

LA PETITE MARCHANDE.

J'ai là un voile superbe qu'on m'a confié.

JUSTINE.

Je n'en porte pas.

LA PETITE MARCHANDE.

Vous avez tort; car ils sont très à la mode.

SIMON.

Par conséquent fort chers?

LA PETITE MARCHANDE.

Un peu.

SIMON.

Quelle folie!

AIR: *Du vaudeville des Visitandines.*

Par une femme vieille ou laide,
Cet usage fut inventé,
Bientôt la mode à qui tout cède
Le fit suivre par la beauté.

LA PETITE MARCHANDE.

Mais en effet, rien n'est plus commode que les voiles.

SIMON.

Ils ne cahcent que la figure,
Mais que d'hommes en porteroient,
Et que bien cher ils se vendroient
S'ils pouvoient masquer l'imposture!

JUSTINE.

Ces ciseaux sont fort jolis. Combien les vends-tu.

LA PETITE MARCHANDE.

Quatre francs.

JUSTINE.

Les voilà.

LA PETITE MARCHANDE.

Est-ce là tout ce qui vous fait plaisir ?

JUSTINE.

Oui, pour aujourd'hui.

LA PETITE MARCHANDE.

Grand merci, ma belle demoiselle.

SIMON.

Bonjour, mon enfant.

JUSTINE.

Au revoir, la petite.

LA PETITE MARCHANDE.

AIR: *Des petits commissionnaires.*

La v'là la p'tit' clincaillère.
Choisissez c'qui peut vous plaire,
Elle est là
La v'là
La p'tit' clincaillère.

(Elle sort en chantant.)

SCENE VIII.

SIMON, JUSTINE, TOUPET, FANCHON, SPECTATEURS.

TOUPET *allant à la rencontre de Fanchon qui entre par la gauche.*

Ah! jé té trouvé enfin, ma pétité Fanchon ! depuis deux jours qué j'ai été privé du plaisir dé té voir, mon cœur a furieusement gémi dé cette absence.

FANCHON.

Il est toujours galant, l'ami Toupet!

TOUPET.

Jé m'én piqué, sandis! Cest lé prémier devoir d'un homme.

FANCHON.

C'est qu'il y en a tant qui l'oublient!

TOUPET.

Tant pis pour eux, morbleu. Mais révénons à nos affaires. Comment as-tu fait pour t'ésquiver dé la boutiqu é dé la maman Caquet.

FANCHON.

Je lui ai dit que j'avois une commission à faire pour mon oncle.

TOUPET.

Ah! pétité rusée! jé té reconnois bien là. Mais jé té préviens d'avance, qué tu m'obligéras infiniment, quand nous serons mariés, dé né plus faire dé commissions pour personne.

FANCHON.

Soyez tranquille. J'ai donc couru bien vîte ici dans l'espérance de vous voir; mais il a failli m'arriver l'accident le plus fâcheux.

TOUPET.

Qu'est-cé donc? D'honneur, tu mé fais frémir!

FANCHON.

Je traversois le boulevard, quand un maudit cabriolet qui venoit par derrière, m'a presque renversée, et sans un jeune homme, fort honnête, qui s'est trouvé là, c'étoit fait de moi.

TOUPET.

Qu'entends-jé!...Où est-il?....il faut qué j'assommé lé conducteur!.... Quel numéro avoit-il? qué jé lé reconnoisse!

FANCHON.

Je n'y ai pas fait attention.

TOUPET.

Tant pis. C'est une horreur!.....Jé vais gager qu'il n'avoit pas dé grélot...

FANCHON.

Je le crois.

TOUPET.

Eh bien ?..... quand jé vous lé disois !....c'est une infâmie !... Il faut s'en plaindre...... n'est-il pas vrai, monsieur ?

(*s'adressant à Simon.*)

AIR : *du Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Pour moi j'aimé fort les grélots*
Vraiment j'approuvé cet usage.

SIMON.

Il me paroîtroit à propos
D'en établir un non moins sage :
Au col des fripons, il faudroit
Que l'on mît de petites cloches :
Leur carillon empêcheroit
Qu'on fouillât dans nos poches.

TOUPET.

Eh! lé trait il est plaisant, plaisant ! mais il paroît qué lé citoyen n'aime pas les fripons.

SIMON.

Tous les honnêtes gens doivent leur faire la guerre.

TOUPET.

Dans cé cas, jé vous vois diablément d'ennémis à combattre. Garçon ! ... deux caraffes d'orgeat et deux flûtes.

LE GARÇON, *en dehors.*

On y va.

TOUPET.

Franchement, ma pétité Fanchon, jé té trouve à ravir aújourd'hui. Cépendant, j'aimerois autant qué cé fichu fût un peu moins ouvert.

SIMON *ironiquement.*

Comment, vous blâmez cette mode ?... Vous avez tort... Quant à moi, je la trouve charmante : rien au moins n'échappe à l'œil de l'observateur.

TOUPET.

Et sandis ! C'est précisément, parcé qué jé n'aimé pas ce genré d'observation.

SIMON.

Ah ! que les femmes entendent mal leurs intérêts !

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

La beauté double ses appas,
Lorsque la pudeur l'accompagne :
Le Dieu d'amour veut, pas à pas
Disputer le terrein qu'il gagne.
Femmes, pour plaire constamment,
Conservez un maintien modeste ;
Montrez peu de chose à l'amant ;
Laissez-lui deviner le reste. (bis.)

TOUPET.

En vérité, cet homme-là parlé comme un oraclé ! Garçon ! Garçon !...

FANCHON.

Avez vous vu, mon cher Toupet, à quelques pas d'ici, ce fauteuil suspendu à deux branches de fer, sur lequel cent curieux viennent alternativement s'asseoir ?

TOUPET.

Et donc ! C'est uné balancé.

FANCHON.

Une Balance ?

TOUPET.

Parbleu, sans doute. Il y a quelques jours qué jé mé suis arrêté là, pendant environ un quart-d'heure, pour voir les différentes personnes qui se faisoient péser.

FANCHON.

Eh bien ?

TOUPET.

AIR : *Mon père étoit pot.*

On pesa d'abord un rentier,
Ne pésoit pas une once ;



Un propriétairé foncier
Réçut mêmé réponse :
Auteurs et commis
Employés, beaux esprits,
Eurent tous tristé chancé :
Lors vint à son tour
Un fournisseur si lourd,
Qu'il rompît la balance.

Garçon!...Eh bien?... Garçon!... viendra-t-il aujourd'hui?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE GARÇON *apportant les caraffes d'orgeat.*

LE GARÇON.

Pas tant de bruit. Me voilà.

TOUPET.

Arrivé donc sandis! Il y a pour lé moins deux heures qué jé t'appelle.

LE GARÇON.

J'en suis fâché; mais je ne peux pas servir tout le monde à la fois.

TOUPET.

Allons, pétit, pas de propos, jé té prie.....

LE GARÇON.

Ça, ne faites pas tant le crâne

TOUPET.

Si tu répliques, jé té pulvérise.

UN SPECTATEUR.

Une bouteille de bière.

LE GARÇON.

Dans l'instant.

UN SPECTATEUR.

J'ai déjà demandé dix fois du vin de Malaga.

LE GARÇON.

Un peu de patience; on le fait. (*il sort.*)

SCENE X.

Les précédens, JEANNETTE, un triangle à la main, SAUTRIQUET, *portant un optique sur ses épaules.*

SAUTRIQUET.

La lanterne magique, la pièce curieuse ! Eh ! Jeannette, arrêtons-nous un brin ici. Tiens, voilà du monde, peut-être que je ferons nos affaires. Allons, chante, toi, car je suis bien enroué.

JEANNETTE.

RONDEAU

De Mengozzi dans la bella Pescatrice.

Accourez, femmes charmantes,
Venez, vous serez contentes :
Pour voir des choses surprenantes,
Faut voir not' curiosité
Ah ! la v'là, la v'là. C'té grand' merveille !
Ah ! v'nez voir ct'e merveille sans pareille.
C'est d'la plus rare beauté.
Rien n'arrête notre zèle ;
Chaque jour scène nouvelle,
Plus étonnante et plus belle ;
Approchez, mademoiselle,
Si c'que j'dis n'est pas fidèle,
On vous rendra vot' argent.
Non, non, rien ne surpasse
Ce spectacle amusant ;
Allons, choisissez vot' place.
On commence dans l'instant.

SIMON.

Bravo, ma petite, bravo ! qu'est-ce que tu montres là-dedans ?

SAUTRIQUET.

Ce que j'montrons !... ah ! c'est de fières choses, allez !

JUSTINE.

Mais encore ?...!

TOUPET *à Jeannette.*

Est-ellé bien jolie, ta pétite curiosité?

JEANNETTE.

Oh ! je vous en réponds. On y voit l'armée de la guerre et tout plein de jolies petites aventures qui se passent dans le monde.

TOUPET.

En effet; céla doit être drôle.

SAUTRIQUET.

Ah ! Jeannette, réponds donc ici...

JEANNETTE.

Un moment.

FANCHON.

Veux-tu nous la montrer ?

JEANNETTE.

Oui da, ma belle dame; mais vous savez bien qu'on ne voit pas cela pour rien, vous me donnerez si peu de chose que vous voudrez.

TOUPET.

Sois tranquillé, mon enfant, tu n'auras point affaire à des ingrats.

SAUTRIQUET *venant prendre Jeannette par le bras et l'amenant à Justine.*

Mais reponds donc à cette gentille personne-là.

JEANNETTE *faisant la révérence.*

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, ma belle dame ?

JUSTINE.

Je voudrois savoir ce qu'il y a dans ta curiosité.

JEANNETTE.

Oh ! cela seroit trop long à vous détailler. Venez, venez plutôt : mon frère va vous la faire voir.

JUSTINE.

Non. Je veux savoir auparavant....

SAUTRIQUET.

Allons, Jeannette, conte l'y ça pendant que t'es en train.

JEANNETTE.

Allons donc.

AIR : *Escouta Jeannette.*

I.

Vous verrez fillette,
(C'est bien malheureux)
Larirette,

S'enfuir en cachette
Avec son amoureux.
Puis les malheurs,
Puis les douleurs
De la pauvrette,
Quand son amant
D'vint inconstant
Et la quitta.
J'sais la chansonnette
Qui nous apprend ça
Larirette :
Donnez à Jeannette
Deux sols pour voir ça.

2.

J'montrons la défaite
De nos ennemis,
Larirette,
Et puis la conquête
De tout plein d'pays.
En vérité,
C'est d'la beauté
La plus parfaite ;
Vraiment j'vous l'dis,
Vous s'rez surpris
De c'qu'on voit là.
J'sais la chansonnette
Qui racont' tout ça,
Larirette,
Donnez à Jeannette
Deux sols pour voir ça.

SIMON.

Qu'à cela ne tienne, mon enfant, voilà deux sols. Va te placer, Justine.

JEANNETTE.

Grand merci.

TOUPET *à Sautriquet.*

Tiens, mon pétit ami, voilà quatré centimes pour deux.

SAUTRIQUET.

Placez-vous. V'la qu'ça va commencer! Y a-t-il encore quelqu'un qui veuille voir la curiosité ?

JEANNETTE.

Allons, mon frère, commence.

SAUTRIQUET *se place à côté de l'optique et lâche les fils. Jeannette se tient de l'autre côté.*

Je suis prêt. Y êtes-vous ?

JUSTINE ET FANCHON.

Oui, oui, tu peux commencer.

SAUTRIQUET.

J'vas d'abord vous faire voir le détail exact des exploits glorieux de nos armées.

JEANNETTE.

AIR : *Fidèle époux, franc militaire.*

Voyez les Français intrépides
Bravant la rigueur des frimats,
Et chaque jour, nouveaux Alcides,
Voler à de nouveaux combats.
Rien n'arrête leur noble audace ;
Partout on les revoit vainqueurs,
Et pour eux, quelque froid qu'il fasse,
Les lauriers sont toujours en fleurs.

SAUTRIQUET.

Remarquez, s'il vous plaît, ce jeune homme qui, au bout de deux ans d'absence, revient voir sa maitresse, et la manière dont elle le reçoit : ça vous donnera une p'tite idée d'la constance des femmes.

LE GARÇON.

Orgeat! limonades !... et glaces !...

SAUTRIQUET.

Vous allez entendre leur conversation.

JEANNETTE.

C'est le jeune homme qui commence.

(*Elle prend tour-à-tour une grosse et une petite voix*).

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Près de toi je reviens, ma belle,
Et plus tendre et plus amoureux.

La réponse de la jeune fille comme quoi qu'elle est fâchée de ce qu'il revient trop tard.

Il est trop tard, lui répond-elle,
J'ai déjà formé d'autres nœuds.

La grande colère du jeune homme. D'autres nœuds! ... Qu'est-ce à dire ? reponds, perfide...

N'as-tu pas de m'être fidelle,
Fait mainte et mainte fois serment ?

Bons! des sermens!... ce n'est pas là ce qui nous gêne.... : nous en faisons tant qu'on veut.

Serment de femme, bagatelle !
Autant en emporte le vent. (*bis*)

SAUTRIQUET.

Je vais vous faire voir maintenant un de ces biaux jardins où ce qu'on dit que les élégantes et les aimables de Paris se rassemblont souvent pour regarder de petites lanternes et avaler d'la poussière.

JEANNETTE.

Tu ne dis pas tout, mon frère.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

On dit (malgré qu'il faut toujours
Plutôt que d'mal parler, se taire)
Qu'on y voit parmi les détours
De maint asile solitaire,
Plus d'un amant bien accueilli
Par plus d'une beauté peu fière;
Pour qui le jardin d'Tivoli
Devient le temple de Cythère.

SAUTRIQUET.

Jeannette a raison. Tenez, faut que j'vous dise ce qui est arrivé là, il n'y a pas long-temps.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

On raconte qu'un vieux jaloux,
Allant rêver sous le feuillage,
Surprit un amant aux genoux
De sa moitié, jeune et volage.
Un moment plus tard
Le pauvre vieillard.....

JEANNETTE.

Frère, n'en dis pas davantage.

SAUTRIQUET.

Je n'en dirai pas davantage.

J'vas présentement vous transporter sur le Pont-Neuf Voyez-moi ce tableau toujours mouvant, tout ce monde qui va, vient, se heurte à chaque pas sans se parler, sans se connoître. Remarquez c'te jolie femme vêtue à la romaine, qui

conduit un cabriolet au galop au milieu d'la foule et qui vient d'écraser, avec toute la grace et la délicatesse possible, le p'tit chien d'une vieille coquette, qui, du haut du quai, pérore tous les passans et les invite à prendre part à son injure. Plus loin c'médecin qui fend la presse et culbute tout c'qui se trouve sur son passage, parce qu'il craint de n'pas arriver à tems pour expédier son malade..... Dans le coin à gauche, c't'autre femme qui rosse son mari, parce qu'elle l'a trouvé sortant du cabaret.... Voyez-vous dans l'milieu tous ces gens qui s'font décroter, et qui demain ou après joueront un rôle dans l'monde ? et c'qui est ben plus drôle que tout ça, quoïque ça ne soit pas rare, c't'escamoteur, qui, pendant que son camarade, grimpé sur son tonneau, amuse un tas d'imbéciles, fait l'tour de la foule, visite les poches d'ses voisins et monte sa garde-robe à leurs dépens.



JEANNETTE.

AIR : *de la Pipe de tabac.*

L'escamotage est très-commode,
Et chacun s'en mêle à Paris :
Il est surtout fort à la mode
Entre les amans, les maris. (*bis*)

Usant de ce moyen prospère,
Que de gens on voit aujourd'hui,
Qui, pour sortir de la misère,
Escamotent le bien d'autrui. (*bis*)

SAUTRIQUET.

Voilà tout ce que j'pouvons avoir l'honneur d'vous représenter pour aujourd'hui. Si vous êtes contents, vous voudrez bien en faire part à vos amis et à vos connoissances. Ce sera pour nous une grande satisfaction d'leur procurer un petit quart-d'heure de divertissement.

SIMON.

Eh bien, Justine, qu'en dis-tu ?

JUSTINE.

Que cela est fort joli, mon père.

JEANNETTE.

Je suis bien aise que vous soyez contente, ma belle demoiselle.

SIMON *donnant de l'argent à Jeannette.*

Tiens, mon enfant, voilà encore pour toi.

JEANNETTE.

Oh! non pas. Je n'ons rien fait pour cela.

SIMON.

Prends, prends toujours.

SAUTRIQUET.

J'allons vous payer ça. Dis donc, Jeannette ; C'monsieur-là est trop généreux pour que je n'ly montrions pas tout c'que j'savons faire. J'allons vous danser la ronde de not' pays avec la p'tite chanson.

SIMON.

Voyons, mes enfans.

SAUTRIQUET.

Y es-tu, Jeannette?

JEANNETTE.

M'y voilà.

SAUTRIQUET.

Chante pour moi, j'danserai pour deux.

AIR : *Gai Coco! gai Coco!*

1.

Voulez-vous voir sans cesse
Le tableau d'la tendresse,
Douce et touchante ivresse,
Jointe à la vérité?
Venez dans not' campagne,
La gaîté l'accompagne,
Chacun de nous y gagne
La force et la santé.
Et l'ame satisfaite,
Chacun chante et repète :
Gai coco! gai coco! *bis.*
J'aimons tous la danse
Du petit marmot.

2.

Oh! oh!
J'nons ni biens, ni richesse ;
Mais comme j'ons d'la sagesse,
Le ciel pourvoit sans cesse
A nos besoins pressans.
La fortune en partage,
N'nous fit point d'avantage :
J'ons pour tout héritage
Les vertus d'nos parens.
Chacun, l'ame satisfaite,

A chaque instant repète :
Gai coco ! gai coco ! *bis.*
J'aimons tous la dansa
Du petit marmot.
Oh ! oh !

Pendant le refrein, les enfans dansent d'une manière plaisante. A la fin ils restent groupés et forment un tableau grotesque.

SAUTRIQUET.

V'là ce que c'est.

SIMON.

C'est au mieux, mes enfans.

SAUTRIQUET.

Messieurs et dames, c'est pour avoir l'honneur de vous saluer.

JEANNETTE.

J'sommes bien reconnoissans de toutes vos bontés.

SAUTRIQUET.

La lanterne magique ! la pièce curieuse !

JEANNETTE.

Ah ! mon Dieu, mon frère, regarde donc cette femme qui vient à nous, comme elle paroît en colère.

SAUTRIQUET.

Laisse moi faire. Si c'est à nous qu'elle en veut, elle trouvera à qui parler.

SCENE XI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LA MÈRE CAQUET.

La mère CAQUET *à Fanchon, en la menaçant.*

Ah, je te trouve enfin ! C'est donc comme ça que tu vas chez ton oncle ?

FANCHON.

Ma mère ! quel contre tems !

TOUPET.

Doucément, la mère, un peu dé modération.

La mère CAQUET.

Va-t-en au diable, toi et ta modération ! mauvais sujet, c'est toi qui as mis le trouble dans ma maison.

TOUPET.

Consentez à mé donner votré fillé.

La mère CAQUET.

Moi! je l'étranglerois plutôt.

TOUPET.

Sandis! quellé tendressé! *A Simon.* Dé gracé, daignez être médiateur entre nous.

SIMON.

Allons, la mère, ne désespérez pas ces jeunes gens, ils s'aiment.

La mère CAQUET.

Tant pis pour eux.

FANCHON.

Mais, ma mère, vous avez aimé aussi.

La mère CAQUET.

Cela ne te regarde pas.

SIMON.

Vous avez donc de fortes raisons pour vous opposer à cette union?

La mère CAQUET.

C'est un mauvais sujet.

SIMON.

Le mariage le corrigera.

La mère CAQUET.

Il auroit de belles cures à faire, s'il pouvoit corriger tous ceux qui en ont besoin.

TOUPET.

Né vous emportez pas, maman.

La mère CAQUET.

D'ailleurs, je ne donnerai jamais ma fille à un homme sans bien.

TOUPET.

Détrompez-vous à cet égard. Jé possède un sac dé huit mille francs qué jé compte déposer aux pieds dé ma pétité Fanchon, lé jour dé notre mariage, et certes jé né puis lé placer plus avantageusément.

SIMON.

Huit mille francs! Mais c'est quelque chose que cela.

La mère CAQUET.

D'où lui vient cette somme? n'y a-t-il pas là-dedans quelque tour de main?... Quelqué manigance...

TOUPET.

Fi donc !... jé l'ai acquisé en tout bien, tout honneur.

La mère CAQUET.

Vrai !

TOUPET.

Parole.

SIMON.

Rendez-vous à leurs desirs Je suis sûr qu'ils ne vous donneront jamais lieu de vous en repentir.

FANCHON.

Je vous en prie, ma mère....

TOUPET.

Pétité maman... un effort en ma ſaveur.

La mère CAQUET.

Vous le voulez?... j'y consens. *A Fanchon.* Mais tant pis pour toi, si tu n'es pas heureuse, tu te souviendras que c'est toi qui l'as voulu, et tu ne pourras t'en plaindre à personne.

TOUPET.

Oh! pour cé qui est dé céla, jé suis bien tranquillé, ellé né sé plaindra pas. *A Simon.* Agréez, l'expression dé ma récon-noissance, c'est à votré médiation qué jé dois la main dé Fanchon.

SIMON.

Cela ne vaut pas même un remercîment; comme tu le vois, Justine, notre promenade n'a pas été tout à fait infructueuse; ainsi quand il le veut, l'homme de bien peut faire tourner au profit de la société les choses les plus ſutiles en apparence, et jusqu'à ses amusemens.

SAUTRIQUET.

Dis donc, Jeannette, faudra mettre ça dans not' curiosité, ça nous fera une scène de plus.

LE GARÇON *s'avançant.*

Qui est-ce qui paye les deux caraffes d'orgeat? *A la mère Caquet.* Est-ce-vous?

La mère CAQUET.

Qu'est-ce que c'est que ça, de l'orgeat?

TOUPET.

Tu les mettras sur mon compte.

LE GARÇON.

Quel compte?...

TOUPET.

Sur mon compte courant.

LE GARÇON.

Pas de cela... je pourrois bien courir long-tems après mon argent. Payez.

La mère CAQUET *lui donnant de l'argent.*
Tiens, et tais-toi.

SIMON.
Maintenant, Justine, si tu le veux, nous poursuivrons notre promenade.

JUSTINE.
C'est dommage de quitter cette place.

SIMON.
Nous y reviendrons une autre fois; d'ailleurs quelque part, qu'on se trouve à Paris, on ne manque jamais d'y rencontrer des originaux.

VAUDEVILLE.

AIR NOUVEAU *de Solié.*

JUSTINE.

On dit qu'à Paris on peut voir
En peu de tems beaucoup de choses:
Que d'étranges métamorphoses
S'opèrent du matin au soir;
Si l'on en croit la renommée,
Un sot devient un important,
Le fripon un homme opulent,
Souvent en moins d'une soirée.



SAUTRIQUET.

Comptant s'enrichir à Paris,
Un jour la gentille Javotte
S'mit en route avec sa marmotte,
Et l'peu d'argent de ses profits.
Mais à peine est-elle arrivée,
Qu'un voleur suit la pauvre enfant:
Et sa marmotte et son argent,
Tout lui fut pris dans la soirée.

JEANNETTE *au Public.*

Avec trop de sévérité
Ne jugez pas cette folie;
N'y cherchez ni plan, ni saillie,
Mais seulement de la gaîté;
Et qu'oubliant de la journée
Ce qu'il eut de soins et d'ennui,
Chacun dise en sortant d'ici:
Je suis content de la soirée.

FIN.